

Texte JP colloque centième anniversaire.

Il m'incombe maintenant, moi qui ne suis pas historien, de parler de ce qui pour nous tous apparaît comme l'alpha et l'oméga de la révolution russe : l'apparition des soviets ouvriers, puis des soviets de soldats et des soviets paysans.

« Si le contrôle ouvrier n'avait pas fonctionné un an avant la Révolution bolchévique, celle-ci échouai fort probablement » (Maurice Dommanguet)

« Le soviet des députés ouvriers, dit Trotsky qui en fut le président, surgit comme une réponse à des besoins objectifs, engendrés par le cours des événements, d'une organisation qui ait une autorité, regroupe toutes les masses dispersées de la capitale, unisse les tendances révolutionnaires au sein du prolétariat, soit capable d'initiative, se contrôle automatiquement elle-même, et surtout, puisse surgir de sous terre en 24 heures. »

Je sais bien que notre colloque porte sur la grande révolution de 1917, mais concernant le sujet particulier des soviets je me vois obligé de commencer en ... 1905 et la création des tous premiers soviets.

Si vous feuillotez les livres sur la Révolution russe, presque tous ont été faits par des gens plus ou moins intéressés, que ce soit au point de vue doctrinal, politique ou même personnel. Selon que l'écrivain est un « blanc », un « démocrate », un « socialiste », un « stalinien », un « trotskyste » ou un « anarchiste » tout change d'aspect. La réalité elle-même est façonnée au gré du narrateur. Plus vous cherchez à la fixer, moins vous y arrivez. Car les auteurs ont, chaque fois, passé sous silence des faits de la plus haute importance si ceux-ci ne s'accordaient pas avec leurs idées, ne les intéressaient pas ou ne leur convenaient pas.

On ne dispose que de peu de documentation sur la composition sociale de ces soviets. Rappelons-nous, que les sciences-clefs des phénomènes de la Révolution – l'économie, la sociologie, la psychologie – étaient à l'époque, incapables, en raison de leur état rudimentaire, de comprendre et d'expliquer convenablement ce qui s'est passé.

Il faut se souvenir que dès 1900 la propagande et l'activité socialistes et révolutionnaires remportent d'importants succès. Le marxisme, propagé clandestinement mais énergiquement, trouvait beaucoup d'adeptes. D'abord, parmi la jeunesse étudiante ; ensuite, dans les milieux ouvriers. L'influence du parti social-démocrate, fondé en 1898, se faisait sentir dans nombre de villes et dans certaines régions, en dépit de l'illégalité de ce parti (comme, d'ailleurs, de tout autre).

N'oublions pas, aussi, que sur la masse immense de plus de 180 millions d'habitants, les groupes touchés par ledit mouvement d'idées ne formaient qu'une couche bien mince. Il s'agissait, en somme, de quelques milliers d'intellectuels - d'étudiants surtout - et de l'élite de la classe ouvrière dans les grands centres. Le reste de la population : les innombrables masses paysannes, le gros des citoyens et même la majorité de la population ouvrière, restait encore étranger, indifférent ou même hostile à l'agitation révolutionnaire.

LES PREMIERS SOVIETS

Certes, les milieux avancés augmentaient rapidement leurs effectifs ; à partir des années 1900, le nombre des ouvriers gagnés à la cause était en croissance continue ; l'effervescence révolutionnaire atteignait aussi les masses paysannes, de plus en plus miséreuses. Mais, en même temps, la masse profonde du peuple - *celle dont l'agitation détermine seule les grands changements sociaux* - conservait sa mentalité primitive. Le "paradoxe russe" (le tsar est bon ses conseillers mauvais) restait à peu près intact, et la "légende du Tzar" éblouissait encore des millions et des millions d'hommes. *Par rapport à cette masse*, le mouvement en question n'était qu'une petite agitation de surface (quatre ouvriers russes seulement participèrent au Congrès social-démocrate de Londres, en 1903).

Et, dans ces conditions, tout contact entre les avants postes, poussés très en avant, et le gros des masses, resté très en arrière, était pratiquement impossible.

Les soviets ne surgirent pas d'un seul coup, sous la forme relativement définie qu'ils ont pris en octobre 1917, quand le mouvement atteignit son apogée, ils furent le résultat de la transformation des différents organismes de combat créés au cours de la lutte.

Il s'est produit un processus très original. « *L'histoire – comme le dit l'écrivain russe Nevski – à travers les masses ouvrières qui la façonnaient, paraissait passer d'une forme d'organisation à une autre, la modifiant sans cesse, éliminant certains éléments et en introduisant d'autres, tantôt simplifiant, tantôt compliquant l'organisation.* » Une sorte de sélection darwinienne révolutionnaire en quelque sorte.

Dans certains cas, les soviets sont apparus comme le développement naturel des comités de grève créés par les cheminots. Dans d'autres cas, par le développement de ces comités dans les usines et les ateliers. C'est ce qui s'est produit, par exemple, à Ekaterinoslav, Rostov, Novorossisk, Krasnogorsk, Kiev, Libau, Reval et autres lieux. Ces comités, qui n'avaient au début d'autres fonctions que de diriger les mouvements grévistes, se transformait peu à peu, sous l'impulsion des événements révolutionnaires, en organes représentatifs de toute la classe ouvrière qui se mettaient d'accord avec les représentants des différents partis du prolétariat en établissant une coalition de combat. Les soviets de Petrograd eurent une origine analogue. Au début comme on va le voir, il s'agissait uniquement d'un système de représentants d'usine, délégués par leurs camarades pour négocier avec les patrons, récolter de l'argent pour les grévistes, etc.

Histoire du premier soviet de Saint-Pétersbourg.

Pour essayer d'endiguer les succès de la propagande révolutionnaire (notamment celle du parti Socialiste Révolutionnaire) dans les grands centres ouvriers de Moscou et de Saint-Pétersbourg, le Tzar joua avec le feu en créant une pseudo-organisation ouvrière qu'il confia à Saint-Pétersbourg au pope Gapone. Une sorte de F.O en quelque sorte... Il va s'en mordre les doigts.

À Moscou, Zoubatoff fut démasqué assez rapidement. Il ne put aboutir à de grands résultats. Mais, à Saint-Pétersbourg, les affaires marchèrent mieux. Gapone, très adroit, œuvrant dans l'ombre, sut gagner la confiance et même l'affection des milieux ouvriers. Doué d'un réel talent d'agitateur et d'organisateur, il réussit à mettre sur pied les soi-disant "Sections

Ouvrières". Vers la fin de 1904, ces sections étaient au nombre de 11, réparties en divers quartiers de la capitale, et comptaient quelques milliers de membres.

Pourtant, la thèse que le gouvernement entreprit d'imposer aux ouvriers dans leurs sections fut celle-ci : *"Ouvriers, vous pouvez améliorer votre situation en vous y appliquant méthodiquement, dans les formes légales au sein de vos sections. Pour aboutir, vous n'avez aucun besoin de faire de la politique. Occupez-vous de vos intérêts personnels concrets, immédiats, et vous arriverez bientôt à une existence plus heureuse. Les partis et les luttes politiques, les recettes proposées par de mauvais bergers - les socialistes et les révolutionnaires - ne vous mèneront à rien de bon. Occupez-vous de vos intérêts économiques immédiats. Ceci vous est permis, et c'est par cette voie que vous aboutirez à une amélioration réelle de votre situation. Le gouvernement, qui se soucie beaucoup de vous, vous soutiendra."* Telle fut aussi la thèse que Gapone et ses aides, recrutés parmi les ouvriers eux-mêmes, prêchaient et développaient dans les sections.

Mais les ouvriers prirent leurs sections très au sérieux et répondirent à l'invitation sans retard. Ils commencèrent à préparer une action économique. Le mouvement dépassa vite les limites qui lui étaient assignées. Il prit rapidement une ampleur, une vigueur et une allure imprévues, brouillant tous les calculs, renversant toutes les combinaisons de ses auteurs. Bientôt, il se transforma en une véritable tempête qui déborda et emporta Gapone lui-même. Bien sûr, ils n'obtinrent aucun résultat ! Les ouvriers en furent ulcérés et organisèrent des réunions tumultueuses pour décider de faire grève.

Le gouvernement, confiant en Gapone, n'intervint pas. Et c'est ainsi que la grève des usines Poutiloff, la première grève ouvrière importante en Russie, fut déclenchée en décembre 1904. Sans résultat.

Mais le mouvement ne s'arrêta pas là. Toutes les sections ouvrières s'émurent et se mirent en branle pour défendre l'action de ceux de Poutiloff. Ils apprécièrent très justement l'échec de ces derniers comme un échec général.

Et ce fut la tempête. En masse, les grévistes se précipitèrent vers les sections, se moquant des formalités, forçant tout contrôle, réclamant une action immédiate et imposante. En effet, la grève seule ne suffisait pas. Il fallait agir, *faire quelque chose* : quelque chose de grand, d'imposant, de décisif. Tel était le sentiment général. C'est alors qu'ils décidèrent de remettre une pétition au Tzar. Les misères du peuple y étaient exposées avec beaucoup de sentiment et de sincérité. On demandait au tzar de se pencher sur elles, de consentir des réformes efficaces et de veiller à leur réalisation.

Sous l'influence du parti Socialiste Révolutionnaire et de certains ouvriers progressistes la pétition fut remaniée, en atténuant l'aspect rampant (style CFDT) de l'originale. D'après Voline : *« Sous sa forme définitive, la "pétition" fut le plus grand paradoxe historique qui ait jamais existé. On s'y adressait très loyalement au tzar et on lui demandait ni plus ni moins que d'autoriser - même d'accomplir - une révolution fondamentale, laquelle, en fin de compte, supprimerait son pouvoir. En effet, tout le programme minimum des partis révolutionnaires y figurait. On exigeait, notamment, comme mesures de toute urgence : la liberté entière de presse, de parole, de conscience, etc. ; la liberté absolue pour toutes les associations et les organisations ; le droit aux ouvriers de se syndiquer, de recourir à la grève ; des lois agraires tendant à l'expropriation des gros propriétaires au profit des communautés*

paysannes, enfin la convocation immédiate d'une Assemblée Constituante élue sur la base d'une loi électorale démocratique. C'était, carrément, une invitation au suicide. »

Le dimanche 9 janvier, dès le matin, une foule immense, composée surtout d'ouvriers (souvent avec leurs familles) et aussi d'autres éléments très divers, se mit en mouvement dans la direction du Palais d'Hiver. Des dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, partant de tous les points de la capitale et de la banlieue marchèrent vers le lieu de rassemblement afin d'apporter la pétition au tzar.

Et, ce qui devait arriver arriva ! La troupe tira, non seulement il y eut des centaines de morts, mais l'amour du peuple russe pour son Tzar disparu ce jour-là.

Il m'a paru important de déchiffrer cet engrenage pour mieux comprendre l'apparition du premier soviét, dont aucun parti, aucune organisation fixe, aucun "leader" n'ont inspiré l'idée. *Celui-ci surgit spontanément, à la suite d'un accord collectif, au sein d'un petit groupement fortuit et de caractère absolument privé.* (dixit Voline) Lénine, dans ses œuvres, et Boukharine, dans son "ABC du Communisme", constatent bien, en passant, que les "Soviets" furent créés spontanément par les ouvriers, en 1905 ; mais ils ne donnent aucune précision, et ils laissent supposer que ces ouvriers étaient des bolcheviks ou, au moins, des "sympathisants". Ce qui n'est pas la réalité.

La grève restait quasi générale à Saint-Pétersbourg. Il est à souligner que cette vaste grève avait surgi, elle aussi, spontanément. Elle ne fut déclenchée par aucun parti politique, par aucun organisme syndical (à l'époque, il n'y en avait pas en Russie), ni même par un comité de grève. De leur propre chef, et dans un élan tout à fait libre, les masses ouvrières abandonnèrent usines et chantiers. Les partis politiques ne surent même pas profiter de l'occasion pour s'emparer, selon leur habitude, du mouvement. Ils restèrent complètement à l'écart. Cependant, la troublante question se posa aussitôt devant les ouvriers : Que faire maintenant ?

Une organisation s'était mis en place pour venir en aide aux familles des victimes du 9 janvier et les familles des grévistes. Lors d'une de ses réunions, alors que la grève s'essouffait, l'idée surgit parmi les participants de créer un organisme ouvrier permanent : une sorte de comité ou plutôt de conseil qui veillerait sur la suite des événements, servirait de lien entre tous les ouvriers, les renseignerait sur la situation et pourrait, le cas échéant, rallier autour de lui les forces ouvrières révolutionnaires. C'est alors le mot *Soviet* qui, en russe, signifie précisément conseil, fut prononcé pour la première fois dans ce sens spécifique. En somme, il s'agissait, dans cette première ébauche, d'une sorte de *permanence ouvrière sociale*.

L'idée de sa création fut lancée le 12 octobre lors d'une assemblée tenue à l'institut technologique. Mais en réalité les masses ouvrières avaient déjà entrepris de le créer dès le début de la révolution à travers les différentes formes de représentations dans les usines et dans les ateliers. Le 13 octobre, le soviét tenait sa première réunion plénière. L'un des principaux accords adoptés par cette session fut d'adresser un manifeste à tous les ouvriers et ouvrières, manifeste qui dit notamment : *« on ne peut permettre que les grèves naissent et s'éteignent de façon sporadique. C'est pourquoi nous avons décidé de concentrer la*

direction du mouvement dans les mains d'un comité ouvrier commun. Nous proposons à chaque usine, à chaque atelier, à chaque profession, qu'ils élisent des députés, à raison de 1 pour 500 ouvriers. Les députés de chaque usine ou atelier constituent un comité d'atelier ou d'usine. La réunion des députés de toutes les usines et ateliers constitue le comité ouvrier général de Pétersbourg. »

Au début, les ouvriers, en élisant leurs députés, les considèrent comme leurs représentants dans le comité général de grève qui s'appelle soit « soviets général ouvrier », soit simplement « soviets ouvrier », mais dès le premier moment commence à se généraliser le terme de « soviets des députés ouvriers », maintenant connu de tout le monde qui apparaît déjà dans le premier numéro de Izvestia, organe officiel des soviets.

Bientôt les délégués de plusieurs usines de Saint-Pétersbourg tinrent leur première réunion. Nossar-Khroustaleff en fut nommé président. Du même coup, il devenait président de l'organisation : poste qu'il conserva par la suite, jusqu'à son arrestation.

Il n'existe pas de liste complète des soviets de députés ouvriers qui fonctionnèrent en Russie pendant la Révolution de 1905. Par rapport aux soviets de paysans et de soldats, les données que nous possédons sont encore plus incomplètes. Or, entre mai et octobre, outre ceux d'Ivanovo-Vosnesensk, Petersburg et Moscou, des soviets se constituèrent à Travers toute la Russie et jusqu'en Sibérie.

Les premiers Soviets étaient nés !

Un peu plus tard, poursuivi par le gouvernement, ces premiers Soviets durent cesser presque totalement leurs réunions. Lors du mouvement révolutionnaire d'octobre 1905, le Soviet de Pétersbourg, entièrement réorganisé, reprit ses réunions publiques. Le parti social-démocrate finit par réussir à pénétrer dans ce Soviet et à s'y emparer d'un poste important. Le social-démocrate Trotsky, le futur commissaire bolchevique, y entra et s'en fit nommer secrétaire. Par la suite, lorsque Khroustaleff-Nossar fut arrêté, Trotsky en devint président.

Mais à la toute à la fin de 1905, le Soviet de Saint-Pétersbourg fut supprimé à son tour. À ce moment-là, le gouvernement tsariste reprit pied, "liquida" les derniers vestiges du mouvement révolutionnaire de 1905, arrêta Trotsky ainsi que des centaines de révolutionnaires, et brisa toutes les organisations politiques de gauche. La Révolution de 1905 fut vaincue, mais la classe ouvrière ne perdit pas un instant l'espérance dans la victoire, ce qui peut permettre de mieux comprendre la montée révolutionnaire somme toute très rapide de 1917.

Lénine, alors chef de la fraction « bolchevique » (majoritaire au congrès de Londres de 1903) du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR), y vit, après coup, « *le plus grand mouvement du prolétariat après la Commune* » et « *la répétition générale* » de celle de 1917. Pour Lénine, l'échec de 1905 devait retarder de cinquante ans l'échéance d'une nouvelle révolution, à moins, d'une crise ou d'une guerre. La suite raccourcit les délais en conjuguant les deux.

LES SOVIETS ET LA REVOLUTION DE 1917

Il faut savoir que 40% des 3 millions d'ouvriers d'avant 1914 travaillaient dans des usines de plus de 1 000 ouvriers, et « la courbe des grèves » enfla sans répit du second semestre 1914 à février 1917, passant de 30 000 à 700 000 grévistes. (dixit Lacroix Riz)
Ce qui prouve que la lutte « syndicale » est le catalyseur nécessaire à tout changement social radical, indispensable sans doute... mais pas suffisant.

Il faut rappeler, qu'à cause de la répression tzariste, tous les organismes centraux des partis politiques de gauche, ainsi que leur leaders, se trouvaient, au début de la Révolution, loin de Russie. Martoff, du parti social-démocrate ; Tchernoff, du parti socialiste-révolutionnaire ; Lénine, Trotsky, Lounatcharsky, Losovsky, Rykoff, Boukharine, etc., tous ces hommes vivaient à l'étranger. Ce ne fut qu'après la Révolution de février qu'ils regagnèrent leur pays. Donc, après la création du premier soviet de Pétrograd.

À cette occasion, il fut démontré que, Lénine absent, les dirigeants bolcheviks étaient sujets à des erreurs grossières. Dès le début, ces dirigeants adoptèrent une attitude négative envers le soviet. Pour exercer la direction politique, disaient-ils, il faut avoir un programme politique bien défini et des buts bien concrets. Par sa structure politique, le soviet ne peut donc jouer le rôle dirigeant et, en tous cas, il est incapable de remplacer le parti. On indiquait en plus que le fait que le soviet soit une organisation non formellement inféodée à aucun parti, pouvait le conduire dans la voie de l'opportunisme et devenir un instrument utilisé par la bourgeoisie pour canaliser les ouvriers. La conclusion qui découlait de ce raisonnement était logique : le soviet non seulement n'était pas nécessaire, mais il était même dangereux pour le prolétariat. (Ça nous rappelle des choses vécues non ?)

En fait, les dirigeants bolcheviks qui se trouvaient à Petrograd au moment de la Révolution de février n'ont pas compris, aux premiers moments, l'importance des événements. En réalité, ces derniers les prirent au dépourvu et l'insurrection fut l'œuvre directe des militants de base. La Révolution de février ayant triomphé, les autres dirigeants qui étaient arrivés de déportation – et en particulier Staline et Kamenev – pratiquèrent une politique nettement opportuniste. Esclaves du schéma de la « dictature démocratique des ouvriers et des paysans », préconisé par Lénine depuis 1905 et déjà dépassé par les événements, ils se retranchèrent dans leurs anciennes positions et promurent une politique qui consistait à ne pas sortir du cadre de la révolution démocratique bourgeoise et à appuyer le gouvernement provisoire dans la mesure où ce dernier accomplirait cette révolution. (Ça rappelle des choses encore ???)

L'arrivée de Lénine à Pétersbourg mit fin à cette attitude absurde. Lénine comprit immédiatement l'immense importance des soviets, et, il se contenta de recommander que l'on renforce l'influence du parti à l'intérieur des soviets. Ainsi fut réglée la forme des relations entre les soviets et le parti qui servit de base, après la révolution d'Octobre, aux résolutions adoptées par les VIIe et VIIIe Congrès du parti, dans lesquelles on reconnaissait formellement que les soviets étaient une organisation absolument nécessaire.

Lénine, qui se trouvait auparavant en Suisse, et Trotsky, qui se trouvait en Amérique, convergèrent dans l'appréciation des événements.

« On a pu ainsi observer le cas curieux des deux grands chefs de la Révolution qui pendant des années s'étaient séparés par leur différence d'approche de la Révolution russe, se

rejoindre au moment décisif, tandis que la « vieille garde bolchevique », qui ne comprenait rien aux enseignements du maître, adoptait une attitude clairement opportuniste. » (Andrès Nin)

Les soviets sont créés uniquement par les classes révolutionnaires (ouvriers, paysans, employés, soldats) ; ils se constituent, non en accord avec la loi, mais par la voie révolutionnaire, par l'activité directe des masses exploitées, et se transforme en instrument de l'insurrection et en embryon du futur pouvoir prolétarien. En réalité, ils sont déjà un pouvoir, la dictature du prolétariat en germe. *« Ils agissaient comme s'ils étaient déjà le pouvoir, dit Lénine, s'emparant par exemple des imprimeries (à Petrograd), arrêtant les agents de police qui empêchaient le peuple révolutionnaire de réaliser ses droits. Ils agissaient comme pouvoir en incitant le peuple à ne pas donner d'argent au gouvernement. Ils confisquaient des fonds (comité de cheminots dans le sud), et les consacraient à satisfaire les besoins du nouveau gouvernement, d'un gouvernement populaire, révolutionnaire ».*

Dès le mois de mars plus de 600 soviets se constituent sur le modèle de celui de Petrograd. Des comités d'usine, de soldats et de quartiers émergent dans tout le pays. Ces derniers n'admettent aucune négociation séparée. Personne ne peut reprendre le travail sans l'accord du soviet. Celui-ci organise le service de protection des usines et des biens de la cité, et, pendant toute la période où il en fut maître, on n'enregistra pas un seul acte de pillage ou de vandalisme. Ce fut précisément quand le soviet de 1905 fut dissout que commencèrent les attaques contre les boutiques.

Lénine toujours : *« Les organes de pouvoir que nous décrivons étaient la dictature en germe, puisque ce pouvoir ne reconnaissait aucun autre pouvoir, aucune autre loi, aucune autre norme, d'où qu'elle vienne. Un pouvoir illimité, extralégal, qui s'appuie sur la force au sens le plus direct du terme, c'est la dictature. Mais la force sur laquelle s'appuyaient et aspiraient à s'appuyer ce nouveau pouvoir n'était pas la force des baïonnettes, ni celle de l'argent, ni celle d'aucune institution antérieure. Sur quoi s'appuyait cette force, Sur la masse populaire ! »*

Cette circonstance créa ce que l'on a appelé une dualité de pouvoirs, autrement dit, l'existence parallèle de deux pouvoirs : celui de la bourgeoisie, représenté par le gouvernement provisoire, et celui des masses ouvrières, représenté par le soviet. L'histoire de la Révolution entre février et octobre n'est rien d'autre que le conflit entre ces deux pouvoirs.

Pas à pas, les bolcheviks mirent en lumière le rôle des mencheviks et des socialistes révolutionnaires qui soutenaient le gouvernement provisoire et conquièrent la confiance des larges masses. L'un après l'autre, les soviets tombèrent aux mains des bolcheviks. Ce magnifique résultat s'obtint non pas d'une manière mécanique, mais bien par l'application correcte d'une tactique juste. Le couronnement de ce patient travail sera la conquête de la majorité du soviet de Petrograd.

En Avril, de retour d'exil, Lénine propose trois mots d'ordre : « À bas la guerre ! », « À bas le gouvernement provisoire ! » et « Tout le pouvoir aux soviets ! ». Dans « les thèses d'Avril » Lénine explique qu'après l'effondrement de l'autocratie, le pouvoir est passé entre les mains de la bourgeoisie, que la guerre est toujours une guerre impérialiste en conséquence le prolétariat ne peut pas la soutenir et pour arrêter cette guerre il faut abattre le capitalisme

cause de la guerre. C'est le Soviet de Pétrograd qui proclama au monde les conditions russes de la paix. — « *Ni annexions, ni indemnités et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes* » et réclama « *Tout le pouvoir aux soviets* » par 75% de ses délégués.

Et pour la première fois Lénine évoque la dictature démocratique des ouvriers et des paysans. Même s'il ne croit pas beaucoup aux capacités révolutionnaires des paysans il est persuadé que les soviets paysans disposent d'un grand potentiel subversif.

Fin août débute une énorme jacquerie contre les propriétaires. Les paysans exigent la terre, sans plus de délai ni retards et le plus souvent ils s'en emparent. Lénine pragmatique évoque tout d'abord « la nationalisation des terres » et que « *les terres soient mises à la disposition des soviets locaux de députés des salariés agricoles et des paysans* ». Plus tard sa position évolue, il ne parle plus de nationalisation mais affirme que les terres doivent rester sous le contrôle de soviets agraires. Situation complexe, car les paysans disposent de la terre donc ils sont propriétaires d'un moyen de production.

À partir de ce moment, la Révolution prend un rythme accéléré. Le mouvement de masse se fait irrésistible.

L'universitaire René Girault a décrit le processus dominé par deux questions, la terre et la paix. « *À partir du putsch manqué du général Kornilov (fin août), l'évolution accélérée des soviets vers les bolcheviks, marquée par le passage de bon nombre de soviets urbains, de soldats et même de paysans à des majorités bolcheviques, montre que la constante opposition des bolcheviks à l'égard du gouvernement provisoire (et envers son "incarnation" Kerensky) remporte l'adhésion populaire* ».

Et le 25 octobre 1917, les forces armées du soviets de Petrograd occupent tous les édifices publics, prennent le Palais d'Hivers et procèdent à l'arrestation du gouvernement provisoire. La victoire s'obtient presque sans effusion de sang. La lutte sera plus dure à Moscou, où le combat se prolonge pendant une semaine. Le congrès des soviets déclare déposer le gouvernement provisoire et proclame la constitution de la République des Soviets.

Les soviets sont élus directement par les ouvriers des usines, par les soldats de chaque régiment, par les paysans de chaque village. Ils sont, dans ce sens, l'expression la plus parfaite de leur volonté et de leurs aspirations. Les membres des soviets, à la différence des représentants élus dans les parlements bourgeois, ne reçoivent aucune sorte de rétribution pour l'exercice de leurs fonctions, et ils peuvent être révoqué à n'importe quel moment de leur charge si ceux qui les ont élus considèrent qu'ils ne représentent plus leurs aspirations

Comme tout système de représentation, celui des soviets a, naturellement, ses défauts, mais même ainsi, ils sont incomparablement inférieurs à ceux de la démocratie bourgeoise. L'expérience russe a démontré que la dictature du prolétariat trouve son expression la plus parfaite précisément dans le régime soviétique et, dans ce sens, l'idée des soviets est le patrimoine de tout le prolétariat international. Il est évident que la révolution prolétarienne prendra d'autres caractéristiques dans chaque pays, mais il est hors de doute – l'expérience russe le démontre d'une manière irréfutable – qu'elle ne pourra pas se faire sans des organismes substantiellement similaires aux soviets.

La dictature des soviets (ou celle du prolétariat) représente l'expression décisive de la lutte des classes, le moyen de l'action directe et du recours à la violence. MAIS, il ne peut y avoir de dictature prolétarienne sans le contrôle effectif et permanent des masses, sur les institutions et sur les hommes. Nous les communistes, savons bien cela, mais pour certains d'entre nous l'habitude de la centralisation nous rend moins aptes à préconiser, voire appliquer ce contrôle.

On a donc bien compris que les soviets sont le fer de lance de la révolution, dont les bolchevicks savent utiliser la force avant de la canaliser. La classe ouvrière est faible, non organisée (dans le vrai sens du terme / peu ou pas de syndicat), inexpérimentée et, au fond, inconsciente de sa véritable tâche, elle ne sait agir aussitôt elle-même, pour son propre compte. Elle s'en remet au parti bolchéviste, qui s'empare de l'action et prendra le pouvoir politique.

Et à ce moment de mon intervention je souhaite citer Voline car je suis profondément convaincu qu'il a raison : « *Le parti bolchéviste, disons-nous, s'empare de l'action. Et, au lieu de prêter simplement main-forte aux travailleurs, dans leurs efforts pour achever la Révolution et pour s'émanciper ; au lieu de les aider dans leur lutte, rôle que dans leur pensée les ouvriers lui assignaient, rôle qui, normalement devrait être celui de tous les idéologues révolutionnaires et qui n'exige nullement la prise ni l'exercice du " pouvoir politique " ¹ au lieu de remplir ce rôle, le parti bolchéviste, une fois au pouvoir, s'y installa naturellement, en maître absolu ; il s'y corrompit vite ; il s'organisa en une caste privilégiée et, par la suite, il écrasa et subjuga la classe ouvrière pour l'exploiter, sous des formes nouvelles, dans ses propres intérêts. »*

C'est le suprême paradoxe de cette révolution et il sera lourd de conséquences car un parti voué à la dictature du prolétariat profite de l'effondrement soudain de la dynastie des Romanov et de candidat sérieux au pouvoir pour s'emparer de l'appareil d'État dans un pays où justement la classe ouvrière représente à peine 3% de la population. Risqué comme pari !

Pendant ce temps comme d'habitude, les classes possédantes qui préfèrent les allemands à la révolution font tout pour désorganiser la vie économique du pays. La contre révolution s'active : au lieu de la « *paix des travailleurs faite contre tous les capitalistes* » réclamée par Lénine, dix corps expéditionnaires (États-Unis, Canada, France, Royaume-Uni, Serbie, Finlande, Roumanie, Turquie, Grèce, Japon) se portent au secours des armées « blanches » pour rétablir l'ordre ancien. La Russie révolutionnaire, par une mise en coupe réglée des travailleurs et une terreur rouge, émerge victorieuse de cette guerre en 1921, mais elle est dévastée. À tous points de vue.

¹ Si, en pleine Révolution sociale, les divers partis politiques veulent s'amuser à " organiser le pouvoir ", le peuple n'a qu'à poursuivre sa besogne révolutionnaire, laissant ces partis dans l'isolement : ce jeu inutile le lassera vite. Si, après février, et surtout après octobre 1917, les travailleurs russes, au lieu de se créer de nouveaux maîtres, avaient tout simplement continué leur tâche, aidés par tous les révolutionnaires, défendus par leur armée, soutenus par le pays entier, l'idée même d'un " pouvoir politique " aurait bientôt disparu à tout jamais.

Je cite Victor Serge : « *D'abord que la révolution n'est pas une fête épique que les historiens, plus poètes qu'historiens, nous avaient promise. C'est une tempête où nul n'est épargné, qui déracine les plus forts, où triomphe l'imprévue. Du point de vue de ceux qui la font, c'est une rude et dangereuse besogne, parfois un sale boulot, auquel il faut se mettre botté jusqu'aux genoux, les manches retroussées, sans craindre les haut-le-cœur. Il s'agit de nettoyer la terre de la pourriture du vieux monde. Il faudra remuer la boue à pleines pelletées : et dans cette boue il y aura beaucoup de sang. Tout le fond d'égoïsme, de servilité, de lâcheté, d'imbécilité de la bête humaine va se trouver à nu, à certaines heures. Et nulle gloire de sacrifice, nulle beauté de victoire, nul idéalisme stoïque, au cœur des meilleurs, ne pourra effacer dans les yeux des témoins cet étalage des indigences de la vieille humanité.* »

Le poète Alexandre Blok en s'adressant aux intellectuels qui prennent peur : *Qu'imaginiez-vous donc ? Que la révolution était une idylle ? Que l'acte créateur ne détruirait rien en chemin ? Que le peuple serait sage comme une image ? Que la haine séculaire opposant les « ouvriers noirs » aux « mains blanches », les « gens instruits » aux « gens ignorants », l'intelligentsia au peuple allait se résoudre « sans effusion de sang » et « sans douleur » ?*

Oui mais voilà ! « Plus le parti attire les meilleurs éléments de nos syndicats et de nos usines en les envoyant au front ou dans les institutions soviétiques, plus devient faible la liaison entre ouvriers de la base et les centres directeurs du Parti. » (Alexandra Kollontai)

Lire « Et l'acier fut trempé » d'Ostrovski pour en avoir une petite idée...

Je pense que nous reviendrons sur tout cela à Marseille.

Alors. Que nous dit l'expérience des soviets ?

Que la classe exploitée, si les conditions sociales et économiques l'y poussent, peut spontanément se prendre en charge, s'organiser et avec l'aide de l'avant-garde révolutionnaire prendre le pouvoir.

Comme l'écrit Lénine : « *C'est lorsque que « ceux d'en bas » ne veulent plus et que « ceux d'en haut » ne peuvent plus ... c'est alors que la révolution peut triompher.* »

Le capitalisme est en train de vivre une terrible crise systémique, à nous de faire en sorte que « ceux d'en bas » n'acceptent plus de vivre dans cette société à bout course.

Pour conclure et répondre à l'intitulé de notre colloque « Communisme et Démocratie »

« Sous le régime des soviets, l'immense majorité de la population – autrement dit, tous les citoyens qui vivent de leur travail et non de la plus-value extraite du travail des autres – ont le droit effectif – et non le droit nominal des démocraties bourgeoises – de participer directement à la gestion publique, d'être électeurs et élus, de destituer à tout moment les représentants qui ne se sont pas montrés dignes de la confiance octroyée, et le devoir de veiller à la conservation de ces droits en réduisant violemment à l'impuissance la classe ennemie. En résumé, en tant que régime qui s'inspire des intérêts de l'immense majorité de la population, qui exerce directement son pouvoir avec l'aide de vastes organismes populaires tels que les soviets, la dictature du prolétariat, ou pour le dire en d'autres termes,

la démocratie soviétique, est un système de gouvernement infiniment plus démocratique que la République bourgeoise la plus libre. » (Andres Nin)

Plusieurs moments de la Révolution ont pourtant constitué des points de bifurcation où se posa la question de l'usage de la force, de la démocratie ou encore de l'État dans le processus révolutionnaire. Trois, en particulier (et nous y reviendrons certainement à Marseille) : la prise du pouvoir par une insurrection armée en octobre 17, la dissolution de l'Assemblée Constituante en janvier 1918 et enfin la répression terrible de la révolte du soviet des marins de Cronstadt en 1921 qui ont diffusé à la radio le 6 mars de la même année : « *Nous sommes partisans du pouvoir de soviets, non des partis. Nous sommes pour l'élection libre des représentants des masses travailleuses. Les soviets fantoches manipulés par le Parti communiste ont toujours été sourds à nos besoins et à nos revendications ; nous n'avons reçu qu'une réponse : la mitraille !* »

Je suis persuadé que l'expérience des soviets russes peut et doit nous servir, expérience qui n'a pas pu aller au bout de la logique révolutionnaire qui est faut-il le rappeler la fin de l'État, cette expérience peut et doit nous être utile.

Résumant l'expérience de la Commune de Paris, Marx et Engels expliquent : « *une chose en particulier a été prouvée par la Commune, à savoir que la classe ouvrière ne peut pas simplement prendre possession de la machine d'État toute prête, et la manier pour son propre compte.* » (Préface à l'édition allemande de 1872 du *Manifeste Communiste*).

L'État ouvrier établi par la Révolution bolchevique et les soviets de 1917 n'était ni bureaucratique, ni totalitaire. Au contraire, avant que la bureaucratie stalinienne n'usurpe le contrôle des masses, c'était l'État le plus démocratique qui ait jamais existé.

Un problème fondamental nous est donc légué par les révolutions précédentes. J'entends surtout celle de 1789 et celle de 1917 dressées pour une grande partie contre l'oppression, animées d'un puissant souffle de liberté et proclamant la Liberté comme leur but essentiel, pourquoi ces révolutions sombrèrent-elles dans une nouvelle dictature exercée par d'autres couches dominatrices et privilégiées, dans un nouvel esclavage des masses populaires ?

Quelles seraient les conditions qui permettraient à une révolution d'éviter cette triste fin ? Cette fin serait-elle, longtemps encore, une sorte de fatalité historique ou bien serait-elle due à des facteurs passagers et même, simplement, à des erreurs et à des fautes pouvant être écartées dorénavant ? Et dans ce dernier cas, quels seraient les moyens d'éliminer le danger qui menace déjà les révolutions à venir ? Un espoir de le surmonter serait-il permis ? Telle est la question qui nous est posée aujourd'hui !

JP